



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2021
CINÉMA POUR LE CLIMAT

MARCHER SUR L'EAU

UN FILM DE
AÏSSA MAÏGA



BONNE PIOCHE CINÉMA & ECHO STUDIO présentent



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2021
CINÉMA POUR LE CLIMAT

MARCHER SUR L'EAU

UN FILM DE
AÏSSA MAÏGA

D'après une idée originale proposée par **GUY LAGACHE**
Écrit par **ARIANE KIRTLEY** et **AÏSSA MAÏGA**

PRESSE
SOPHIE BATAILLE
Tél : 06 60 67 94 38
sophie_bataille@hotmail.com
www.sophie-bataille.com

DISTRIBUTION
LES FILMS DU LOSANGE
22 Av. Pierre 1^{er} de Serbie - 75116 Paris
Tél.: 01 44 43 87 15 / 17 / 25
www.filmsdulosange.com

VENTES INTERNATIONALES
ORANGE STUDIO
21 rue Jasmin - 75016 Paris
www.orange-studio.fr/internationalsales/

AU CINÉMA LE 10 NOVEMBRE 2021

FRANCE, NIGER • 1H29 • 2021 • FORMAT 2.35 • SON 5.1 • VISA N° 150 709

Photos et Dossier de presse téléchargeables sur
www.filmsdulosange.com



Au nord du Niger, le village de Tatiste, victime du réchauffement climatique, se bat pour avoir accès à l'eau. Chaque jour, Houlaye quatorze ans, comme d'autres jeunes, marche des kilomètres pour aller puiser l'eau, essentielle à la vie du village. Cette tâche quotidienne les empêche, entre autres, d'être assidus à l'école. L'absence d'eau

pousse également les adultes à quitter leur famille chaque année pour aller chercher au-delà des frontières les ressources nécessaires à leur survie. Pourtant, cette région recouvre dans son sous-sol un lac aquifère de plusieurs milliers de kilomètres carrés. Or, il suffirait d'un forage pour apporter l'eau tant convoitée au centre du village et offrir à tous une vie meilleure. ♦



ENTRETIEN AVEC AÏSSA MAÏGA

► Comment est né le projet *Marcher sur l'eau* ?

En fait, deux projets sont nés en même temps. En mai 2018 sortait le livre collectif *Noire n'est pas mon métier*, et, dans son sillage, j'ai eu envie de réaliser le documentaire *Regard Noir*. Au même moment, le producteur Yves Darondeau (Bonne Pioche) est apparu. Il me proposait d'écrire un film suite aux repérages effectués en Afrique de l'ouest par le journaliste Guy Lagache. L'histoire d'une communauté villageoise se battant pour l'eau dans le contexte du réchauffement climatique, avec la promesse d'un puits. Finalement, j'ai réalisé deux films quasi en même temps.

► Qu'est-ce qui vous a poussée à accepter ce projet ?

Ma grand-mère ! Je me suis demandé ce que j'avais à dire, au fond, sur ce thème-là ? Ce que ça m'évoquait réellement au-delà du fait que, née à Dakar, je viens d'Afrique de l'Ouest ? Et ça a très vite convoqué des souvenirs de vacances chez ma grand-mère paternelle au Mali. Ce qui

est revenu en premier, ce sont les images du quotidien. Les jarres posées le long des murs des maisons sahéennes, carrées, avec le toit en terrasse ; et, quand j'ai soif, je m'accroupis près d'une jarre, je soulève le petit couvercle en terre cuite et je me sers à boire. Cette eau vient du puits où je vais souvent avec mes tantes, il appartient à notre famille, mais l'eau est à tout le monde, on y fait de nombreuses rencontres...

Ça m'évoque encore le Fleuve Niger - le lieu où je passais mes vacances était situé tout à côté, à 5 ou 10 minutes à pied-, tous ces souvenirs de fin de journée où se laver, qui n'était vraiment pas ma passion quand j'avais six ans, devenait LE moment que je préférais. Puisque ça se passait dans le fleuve et ça s'accompagnait de jeux, de discussions, de chaleur... La question de l'eau, même si au fond de moi, enfant, je ne le ressentais pas vraiment, était extrêmement cruciale. Tout m'est revenu, je me suis mise à écrire et le texte a coulé comme ça, c'était là.



► Comment avez-vous choisi de tourner au Niger ?

Yves Darondeau m'a parlé de plusieurs endroits possibles : le Togo, le Burkina et le Niger, dans une communauté peul... Or ma grand-mère paternelle était Peul du Niger. En fait, j'ai été appelée par ce projet : je sentais que j'avais quelque chose à exprimer à travers cette question de l'eau, et sa conséquence, l'éclatement de la cellule familiale. J'ai donc jeté mon dévolu sur le village de Tatiste, dans cette région de l'Azawagh, qui se situe à 15 heures de route de Niamey, la capitale du Niger.

► L'ONG Amman Imman a été associée dès la naissance du projet ?

Le producteur souhaitait faire le film en lien avec un projet de forage porté par une ONG. Ensuite, il y a cette étape



étrange avec le documentaire, c'est qu'il faut écrire un développement sur un projet que l'on ne connaît pas encore intimement. Je me suis donc rapprochée de Ariane Kirtley, la directrice de l'ONG *Amman Imman* (qui signifie : "l'eau c'est la vie") : elle est anthropologue et connaît très bien cette région. Le travail d'écriture s'est fait en duo. On a gagné beaucoup de temps.

► Avez-vous effectué des repérages ?

Dès la fin de l'écriture, le producteur a donné son feu vert, et je suis partie à Tatiste à l'automne 2018 avec la directrice de l'ONG et le chef opérateur, Rousslan Dion. Il était complètement envisageable que je rentre de ce premier voyage sans aucune image. Je ne me voyais pas, à peine arrivée, être immédiatement intrusive avec une caméra. Mais cette communauté villageoise était déjà sensibilisée par les repérages préalables. Ils savaient qu'il y avait la possibilité d'un forage, ils nous ont donc formidablement accueillis et très vite acceptés... Et c'était inespéré, car la toute première réunion, des villageois, qui a eu lieu le jour de notre arrivée, et que nous avons pu filmer, nous a permis de poser tout de suite le récit, le contexte et les enjeux. Ils ont dit oui, on a sorti la caméra. Je ne comprenais pas la langue - je ne la comprends toujours pas, d'ailleurs, en dehors d'une dizaine de mots. Sourî, la tante d'Houlaye, parlait français, heureusement, et elle était très inspirante. Je me suis débrouillée pour demander ce qui se disait, qui était qui, qui

Photos © Rousslan Dion, Bonne Pioche Cinéma - 2021





allait prendre la parole ; pour essayer de capter ce moment, sans être sûre de pouvoir l'utiliser ensuite dans le documentaire. Je faisais beaucoup de choses à tâtons : certaines personnes n'avaient jamais vu de caméra, et la plupart n'avaient jamais vu de film. Et ça, je ne l'ai réalisé qu'au bout de quelques jours. Il y a des choses qu'on pense complètement acquises, mais ça n'est pas forcément le cas.

► **Dès cette première scène, tous ces thèmes que vous vouliez aborder sont présents ?**

C'est vrai, tout est là. Mais, parce que je connais certains écueils, et le poids hiérarchique social évident qui fait que dans certaines situations seuls les hommes s'expriment, j'avais insisté auprès des femmes pour qu'elles prennent la parole. Et les enfants aussi. Je leur ai dit que je voulais les filmer, que je voulais les entendre. La plupart avaient très envie d'être filmés, ça a été ma chance.

► **Comment avez-vous choisi de vous focaliser sur Houlaye, adolescente de 14 ans qu'on voit évoluer, prendre de l'assurance et grandir, devant votre caméra ?**

C'est une décision "a priori", que j'ai prise à l'écriture. Je savais, suite aux repérages qu'il y avait dans ce village une adolescente s'occupant régulièrement seule de ses deux petits frères parce que les parents s'absentaient beaucoup, sa mère pour vendre les médicaments qu'elle fabriquait et son père pour trouver des pâturages pour son bétail. Je trouvais

intéressant de centrer le récit sur une jeune fille qui n'est pas encore une femme mais a d'énormes responsabilités, qui la fragilisent du point de vue de l'école. Parce qu'on sait très bien que si elle n'est pas assidue à ce moment-là, si sa scolarité est interrompue, il est probable qu'elle s'arrêtera complètement ; et c'est toute sa vie de femme, de citoyenne et de mère qui s'en trouvera impactée. Houlaye était très timide au début. Le premier jour je la regardais à la dérobée, et puis discrètement je l'ai filmée avec mon téléphone portable. Et je l'ai trouvée d'une grâce, d'une profondeur évidentes. Si je m'étais trompée ça aurait pu devenir très compliqué, mais c'était elle, et elle s'est prise au jeu. Au bout d'un moment, elle avait tout compris, elle donnait même des indications aux autres, leur disait de ne pas regarder la caméra ou leur rappelait que tout murmure s'entendait dans le micro. C'était ma première assistante ! Houlaye m'a beaucoup inspirée.





► **Vous avez conjugué à la fois la forme du documentaire et de la fiction ?**

Je ne pouvais pas rester au Niger durant un an et demi en continu. Ce n'était pas possible, principalement pour des raisons sécuritaires. Et donc, je revenais à Tatiste à chaque changement de saison, et je me créais un cahier des charges pour que l'histoire se tienne. L'idée était de filmer le réel et, en même temps, de provoquer ce réel en induisant des situations. J'ai donc dû diriger Houlaye et ses petits frères, ainsi que les autres villageois, sa tante Sourï et l'instituteur, qui étaient de vrais personnages. Et je me suis énormément amusée à faire cela. Ma démarche reste profondément documentaire. Je faisais très attention, je passais beaucoup de temps à parler avec eux, à poser des questions pour savoir, sur le plan

culturel, ce qu'ils étaient prêts ou non à faire. Et puis beaucoup souffrent de carences alimentaires et se fatiguent vite, donc j'arrêtais le tournage. Il y avait tout un tas de contraintes liées au respect, qui me mobilisaient en permanence...

► **Comment s'est organisé le tournage ?**

C'était un vrai casse-tête de conjuguer les emplois du temps de chacun, car les villageois ont de vrais impératifs, économiques, qui font qu'ils ne sont pas forcément là au moment où on revient avec la caméra. Alors, pour filmer le départ des mères, les femmes me montraient : je fais mon baluchon j'emporte une petite bouilloire, je dis au revoir aux enfants. La caméra les suivait. Charge à moi et à mon chef opérateur, de garder le fil de l'histoire et de capter l'émotion qui pouvait raconter tout simplement cette réalité. J'arrivais bien sûr avec mon bagage d'actrice : je connais bien les plateaux, la distribution des rôles derrière la caméra, et le décalage ou la fidélité qu'il peut y avoir entre l'écriture, le tournage et le montage. Ça m'a aidée de bien connaître les acteurs, parce qu'on apprend à regarder les gens, à observer le langage verbal et corporel, à entendre les silences. Et puis on apprend aussi à s'adapter. Tous les personnages fonctionnent différemment, et donc je ne m'adressais pas du tout de la même manière à Houlaye, aux tous petits ou au professeur. Je suis arrivée avec une trame, mais rien de trop figé, l'essentiel étant de leur faire comprendre ce qui se jouait, ce que j'essayais de capter de leur vie.



► **Le projet du film a-t-il beaucoup évolué ?**

J'ai réalisé **Regard noir** pour la télévision, en même temps, que je tournais **Marcher sur l'eau**. Je me suis découverte en tant que réalisatrice sur ces deux documentaires très différents l'un de l'autre. J'avais envie d'être hyper carrée, mais il fallait que je lâche prise, que je n'aie pas peur et que je fasse confiance aux situations et aux personnes.

► **Comment avez-vous obtenu le plan sur le petit frère d'Houlaye gaspillant l'eau et qui se fait disputer par sa sœur ? Il est tellement espiègle que ça ressemble à un moment volé ?**

Ce film est un mélange heureux d'instant volés au réel et d'autres suggérés. Il y avait beaucoup de sensations que je voulais aborder. Et parmi celles-ci, la frustration qu'ont ces personnes, enfants comme adultes, de ne pas pouvoir se laver. J'ai très souvent vu ce petit garçon, Damana, prendre soin de lui-même, se laver, et je l'ai vu faire ces gestes régulièrement. Il a accepté que je le filme et Houlaye lui disait de s'arrêter, mais il continuait. Il l'a fait du premier coup avec cette malice, cette puissance et ce regard déterminé.

► **Le fait de tourner tous les trois mois devait compliquer les choses ?**

Quand je revenais, parfois les personnes que je voulais filmer n'étaient pas là, les mères étaient reparties travailler, ou l'une d'entre elles était en train de rentrer sans qu'on sache



exactement quand elle allait arriver. Certains, comme c'est le cas du petit garçon, Barka, s'étaient fait couper les cheveux... On jonglait avec tout un tas d'éléments imprévus, d'inconnues. Mais le fait d'avoir un chef opérateur aussi fiable, tant du point de vue technique et artistique, que du point de vue humain, m'a beaucoup aidée. Rousslan Dion avait l'intelligence relationnelle qu'il fallait pour être là, lâcher prise ou me mettre en garde sur certaines choses. Je lui dois beaucoup. L'apport de Matthieu Mangematin, notre regretté ingénieur du son, a été capital également. Son humanité et sa créativité ont nourri les liens avec les protagonistes. Il nous manque. Vivre la sortie de notre film sans lui est déchirant.

► **L'équipe technique était réduite mais on voit au générique que vous étiez entourés de monde ?**

On avait avec nous quatorze militaires, des policiers en civil, plusieurs chauffeurs, deux véhicules blindés et de grosses voitures ; on amenait tout ce dont on avait besoin, de la nourriture aux lits de camps.

► **En même temps vous montrez des plans de drones dignes d'une superproduction !**

Au départ, c'était une proposition du chef opérateur. Et en visionnant les premiers rushes je me suis dit qu'il y avait quelque chose qu'il fallait qu'on continue de voir, en termes de perception des saisons. Et puis ça permet de comprendre

où on est, parce que Tatiste est complètement perdu dans les steppes ; ce n'est pas du tout la géographie d'un village africain telle qu'on l'imagine, avec les cases et le baobab au milieu. Ce sont des nomades, ils ne vivent pas collés, ils sont très étalés sur un ensemble de campements qui forment le village. À l'écran, on n'en voit qu'une petite partie.

► **Comment s'est passé le montage ?**

Nous avons 150 heures de rushes environ. C'était colossal et labyrinthique. Isabelle Devinck, dont j'avais découvert le formidable travail dans "Swagger", a fait un travail de fourmi puis a donné à son film son identité, sa tonalité. Les personnages ont pris leur épaisseur et les situations sont devenues de véritables scènes. C'était magique. Lorsqu'elle n'a plus été disponible, Linda Attab Apenouvon a pris le relais et a su conserver l'âme du film tout en apportant sa

vision. Le film a pris son envol grâce au travail de ces deux monteuses qui ne se sont jamais rencontrées. Et puis il y a eu le temps passé à assurer les traductions. C'était une espèce de grosse machine mais à l'échelle d'un film à petit budget ! Vers la fin du montage, il y avait des choses qui n'étaient pas complètement claires, je suis retournée vers les rushes. J'ai aimé ce moment, même s'il était vertigineux. C'était un retour vers la source du film, et à ce stade-là, évidemment, on voit en deux secondes ce qui fait sens, alors qu'au début c'est plus compliqué. Il y a des choses qui s'imposent comme des évidences et, parfois, des bijoux qui ne trouvent plus leur place et auxquels il faut complètement renoncer, c'est le plus difficile... ♦

Propos recueillis par ISABELLE DANIEL, mai 2021





LE CONTEXTE DU FILM

Dans le monde, environ 2,2 milliards de personnes n'ont pas d'accès direct à l'eau potable. Chaque jour, ce sont 10 000 personnes qui succombent en raison du manque d'eau ou de maladies dues à la consommation d'eau contaminée (choléra, dysenterie, typhoïde ou encore polio).

Le Niger, pays semi-désertique au cœur de l'Afrique subsaharienne, est emblématique du problème mais aussi porteur d'espoir. D'un côté, il est frappé de plein fouet par le changement climatique et les sécheresses à répétition. De l'autre, il est l'un des endroits au monde où le combat des communautés rurales et de leurs habitants pour résoudre ce problème, avec le soutien du gouvernement, est le plus déterminé et dynamique.

La région de l'Azawak est une plaine de 180 000 km², située entre le Mali et le Niger, qui abrite environ 500 000 personnes, majoritairement d'ethnie Touareg et Peuls-Wodaabe. L'Azawak est caractérisée par un taux d'analphabétisme de 99% et un manque d'accès aux ressources de santé à hauteur de 98%. L'insécurité de l'approvisionnement en eau, lié au changement climatique, a contribué à l'élévation du taux de mortalité infantile qui dépasse aujourd'hui les 50%.

UN Puits apporte l'eau et avec l'eau, la santé, l'éducation et l'émancipation des femmes.

L'EAU DANS LE MONDE

L'eau sur Terre : une ressource de plus en plus sollicitée

Sous l'effet conjugué de la croissance démographique, du développement socio-économique et de l'évolution des modes de consommation, l'utilisation de l'eau dans le monde augmente annuellement d'environ 1% depuis les années 1980. La demande mondiale en eau devrait continuer d'augmenter à un rythme similaire jusqu'en 2050 (soit 20 à 30% de plus que le niveau actuel d'utilisation) et ce, principalement en raison de la demande croissante de l'industrie et des ménages. Plus de 2 milliards de personnes vivent dans des pays soumis à un stress hydrique élevé et environ 4 milliards de personnes font face à une grave pénurie d'eau au moins un mois par an. Ce stress hydrique ira en s'exacerbant à mesure que la demande en eau augmentera et que les effets des changements climatiques s'intensifieront. ♦

Extrait du Rapport mondial des Nations Unies sur la mise en valeur des ressources en eau 2019

PRINCIPAUX FAITS

- ▶ En 2017, 71% de la population mondiale (5,3 milliards de personnes) utilisait un service d'alimentation en eau potable géré en toute sécurité – c'est-à-dire, situé sur le lieu d'usage, disponible à tout moment et exempt de toute contamination.
- ▶ 90% de la population mondiale (6,8 milliards de personnes) avait accès au moins à un service de base, consistant en un point d'eau amélioré nécessitant un trajet de 30 minutes aller-retour au maximum pour aller chercher de l'eau.
- ▶ 785 millions de personnes ne disposent même pas d'un service de base d'alimentation en eau potable et 144 millions d'entre elles doivent utiliser des eaux de surface.
- ▶ Dans le monde, 2 milliards de personnes utilisent des points d'eau contaminés par des matières fécales.
- ▶ L'eau contaminée peut transmettre des maladies comme la diarrhée, la dysenterie, le choléra, la typhoïde et la poliomyélite. On estime que l'eau de boisson contaminée est à l'origine chaque année de plus de 485 000 décès par diarrhée.
- ▶ D'ici 2025, plus de la moitié de la population mondiale vivra dans des régions soumises au stress hydrique.
- ▶ Dans les pays les moins avancés, 22 % des établissements de santé n'ont aucun service d'alimentation en eau, 21 % aucun service d'assainissement et 22 % aucun service de gestion des déchets.

Source OMS

MANQUE D'ACCÈS À L'EAU

À l'échelle de la planète, c'est en Afrique que se trouvent la moitié des personnes qui boivent une eau provenant de sources non protégées.

En Afrique subsaharienne, seulement 24% de la population a accès à une source sûre d'eau potable et les installations sanitaires de base – non partagées avec d'autres foyers – sont réservées à 28% de la population.

Les inégalités d'accès en Afrique se traduisent également en inégalité des sexes. Ce sont essentiellement les femmes et les filles qui supportent l'essentiel de la charge liée à la collecte de l'eau, à laquelle elles consacrent plus de 30 minutes par jour au détriment de leur éducation.

Au sein même des pays, d'importantes différences existent, entre les riches et les pauvres notamment. En ville, les populations défavorisées vivant dans des habitations précaires qui ne sont pas reliées à l'eau courante paient souvent l'eau plus cher (10 à 20 fois plus que leurs voisins des quartiers riches) pour un service égal ou de moindre qualité assuré par des vendeurs d'eau ou des camions citernes.

Le droit à l'eau, insistent les auteurs du Rapport, ne peut être isolé des autres droits de l'homme. Les populations marginalisées et souffrant de discriminations du fait de leur genre, de leur âge, de leur statut social, de leur appartenance à une minorité religieuse, ethnique ou linguistique sont aussi les plus susceptibles d'avoir un moindre accès à l'eau et aux services d'assainissement. ♦

Source ONU Info

Accès à l'approvisionnement en eau et à l'assainissement

Trois personnes sur dix n'ont pas accès à des services en eau potable gérés en toute sécurité. Près de la moitié des personnes qui puisent leur eau potable directement dans des eaux de surface vit en Afrique subsaharienne. Six personnes sur dix n'ont pas accès à des installations sanitaires gérées en toute sécurité et une personne sur neuf pratique la défécation à l'air libre. Cependant, ces chiffres mondiaux masquent les inégalités profondes qui existent au sein et entre les régions, les pays, les communautés et les quartiers.

Des analyses coûts-avantages à l'échelle mondiale montrent que les services d'eau, d'assainissement et d'hygiène (WASH) génèrent des retombées sociales et économiques avantageuses, avec un ratio coût-avantage moyen mondial de 5,5 pour un assainissement amélioré, et de 2,0 pour une eau potable améliorée. Tout porte à croire qu'une amélioration des services WASH, au bénéfice des groupes vulnérables, est susceptible de modifier le rapport coûts-avantages si tant est que ces analyses tiennent compte de la perception nouvelle que ces groupes ont de leur dignité et de leur condition sociale.

Afrique subsaharienne

Le manque d'infrastructures pour gérer l'eau (pénurie économique de l'eau), tant en matière de stockage que d'approvisionnement, ainsi que l'absence d'amélioration des services d'approvisionnement en eau et d'assainissement, jouent un rôle prépondérant dans la persistance de la pauvreté en Afrique subsaharienne.



Les habitants des zones rurales représentent environ 60% de la population totale de l'Afrique subsaharienne et bon nombre d'entre eux vivent dans la pauvreté. En 2015, seules trois personnes sur cinq vivant en zone rurale avaient accès à un service élémentaire d'approvisionnement en eau et seulement une sur cinq avait accès à un service élémentaire d'assainissement. Environ 10% de la population continuent de consommer de l'eau de surface non traitée, et de nombreuses populations rurales défavorisées, notamment les femmes et les filles, passent un temps considérable au quotidien à aller chercher de l'eau. ♦

Extrait du Rapport mondial des Nations Unies sur la mise en valeur des ressources en eau 2019



Photo © Braoulou Dion, Bonne Pioche Cinéma - 2021

CONSÉQUENCES DU MANQUE D'ACCÈS À L'EAU

Le coût social et économique d'un accès insuffisant est élevé pour plusieurs pays africains. D'après les estimations, à tout moment, environ la moitié de la population dans les pays en développement est malade, atteinte d'une maladie liée à l'eau ou d'une autre. La productivité subit directement les répercussions de cette situation et les infrastructures de santé subissent des pressions énormes, sans parler des énormes coûts économiques supportés. Par exemple, le Rapport sur le développement humain 2006 des Nations-Unies estime que l'Afrique perd environ 5% de son PIB, soit 28,4 milliards de dollars chaque année, du fait d'investissements insuffisants dans l'eau et l'assainissement, un chiffre dépassant le total des flux d'aide vers la région en 2003.

Source Banque Africaine du Développement

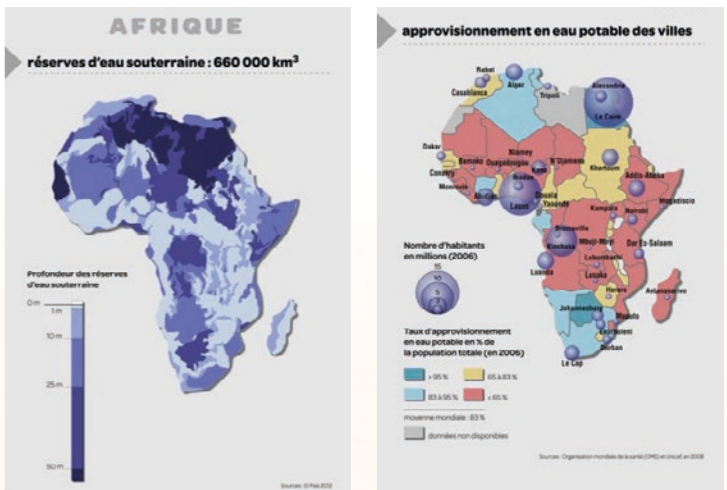
RÉSERVE D'EAU SOUTERRAINE MAIS MANQUE D'INFRASTRUCTURE

Dans son sous-sol, le continent africain recèle 660 000 kilomètres cubes de réserves d'eau. Cette ressource est 100 fois supérieure à la quantité d'eau en surface. Et pourtant, 330 millions d'Africains, soit 40% de la population, n'ont pas accès à l'eau potable.

Selon des chiffres de la Banque africaine de développement, il faudrait que l'Afrique consacre l'équivalent de 11,5 milliards d'euros par an pour créer ou renforcer des infrastructures de distribution et d'assainissement. Et si l'eau existe, certaines nappes

sont enfouies en profondeur, rendant délicat et coûteux tout projet de creusement.

Le graphique ci-dessous montre ainsi que d'énormes nappes dans les zones sahariennes se situent à une profondeur de plus de 50 mètres. Il s'agit notamment d'eaux "fossiles" très anciennes (des millions d'années), mais qui ne se renouvellent pas. ♦



Source Courrier International

SITUATION DANS LA RÉGION DE L'AZAWAK

Pendant la courte saison des pluies qui dure de 1 à 3 mois, les foyers comptent sur les marécages pour leur consommation en eau de base (boisson, cuisine, lavage et élevage). Cette eau est trouble et contaminée par des herbes, des déchets humains et des excréments animaux. Bien que cette eau ne soit pas potable, elle est présente en quantité suffisante pour subvenir aux besoins des foyers. À la fin de la saison des pluies les populations de l'Azawak puisent leur eau dans des trous creusés dans les marécages asséchés parfois jusqu'à 20 mètres de profondeur. Pour atteindre ces sources enfouies, ils passent des heures à creuser la terre, repoussant l'eau de plus en plus profond chaque jour et ne puisant que quelques litres d'une eau de mauvaise qualité (trouble et souvent polluée).

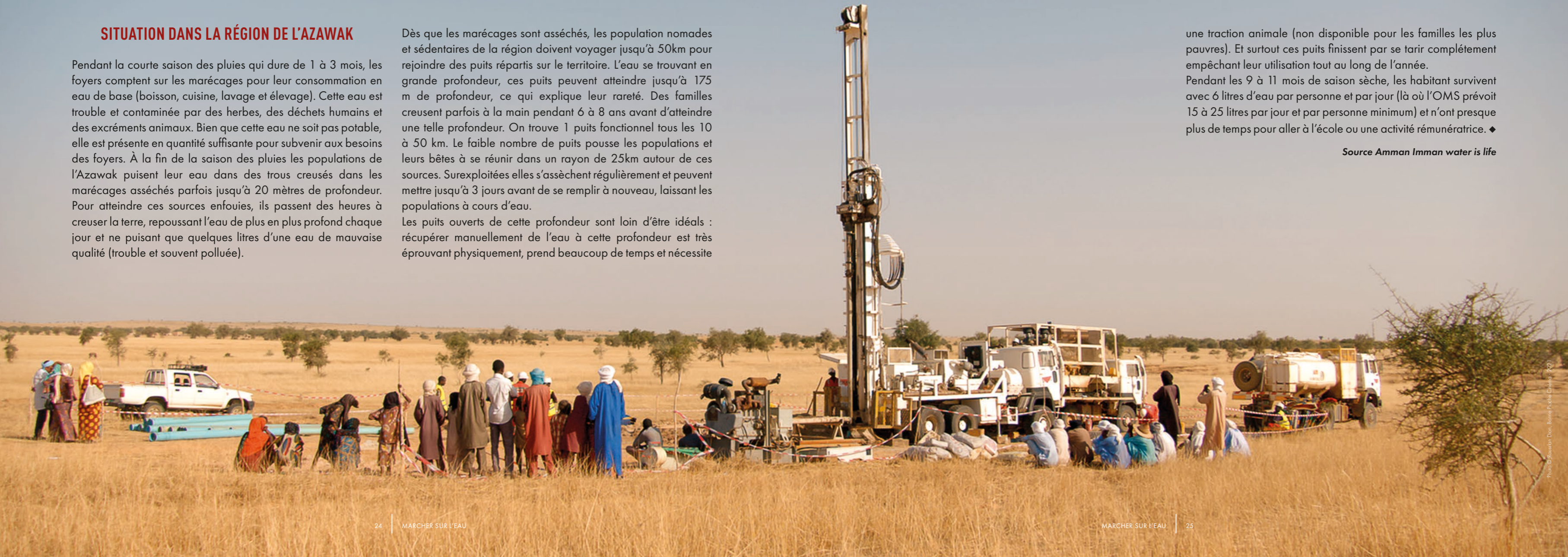
Dès que les marécages sont asséchés, les population nomades et sédentaires de la région doivent voyager jusqu'à 50km pour rejoindre des puits répartis sur le territoire. L'eau se trouvant en grande profondeur, ces puits peuvent atteindre jusqu'à 175 m de profondeur, ce qui explique leur rareté. Des familles creusent parfois à la main pendant 6 à 8 ans avant d'atteindre une telle profondeur. On trouve 1 puits fonctionnel tous les 10 à 50 km. Le faible nombre de puits pousse les populations et leurs bêtes à se réunir dans un rayon de 25km autour de ces sources. Surexploitées elles s'assèchent régulièrement et peuvent mettre jusqu'à 3 jours avant de se remplir à nouveau, laissant les populations à cours d'eau.

Les puits ouverts de cette profondeur sont loin d'être idéals : récupérer manuellement de l'eau à cette profondeur est très éprouvant physiquement, prend beaucoup de temps et nécessite

une traction animale (non disponible pour les familles les plus pauvres). Et surtout ces puits finissent par se tarir complètement empêchant leur utilisation tout au long de l'année.

Pendant les 9 à 11 mois de saison sèche, les habitant survivent avec 6 litres d'eau par personne et par jour (là où l'OMS prévoit 15 à 25 litres par jour et par personne minimum) et n'ont presque plus de temps pour aller à l'école ou une activité rémunératrice. ♦

Source Amman Imman water is life



AÏSSA MAÏGA

Aïssa Maïga est une comédienne française révélée au public avec son rôle dans **Les poupées russes** de Cédric Klapisch. Elle est ensuite nommée au César comme meilleur espoir féminin pour son rôle dans **Bamako** d'Abderrahmane Sissako. Elle est remarquée dans des comédies populaires françaises comme **Il a déjà tes yeux** ou **Bienvenue à Marly Gomont**, ou dans des drames intimistes tournés en langues étrangères. Elle a notamment été choisie pour interpréter des partitions dramatiques dans **The boy who harnessed the wind**, de Chiwetel Ejiofor et **Taken down**, de David Caffrey.

En 2021, Aïssa Maïga tournera dans la série anglaise **The Fear Index**, le long-métrage d'Andrea Bescond et Eric Metayer, **Quand tu seras grand** et le film américain **The man who saved Paris**.

Aïssa Maïga a co-réalisé avec Isabelle Simeoni pour la télévision (Canal Plus) **Regard Noir**, un road movie documentaire tourné au Brésil, aux États-Unis et en France sur la place des femmes noires dans les fictions et les solutions pour l'inclusion de tous les talents.

Elle fait partie des membres du Collectif 50/50 et est également depuis 2019 membre du comité d'orientation du Club XXI^e siècle, une association dont l'objectif est la promotion positive de la diversité et de l'égalité des chances.

Marcher sur l'eau est le premier long métrage documentaire qu'elle réalise pour le cinéma. ♦



UÈLE LAMORE

COMPOSITRICE DE LA MUSIQUE DU FILM

Après une formation musicale aux États-Unis, Uèle Lamore, 27 ans et franco-américaine est aujourd'hui compositrice, musicienne et fait partie des 21 femmes cheffes d'orchestre en France : une artiste complète. Elle travaille fréquemment à l'international (en Angleterre et en Allemagne, notamment) avec des gens des jeunes générations et est associée au *LCO London Contemporary Orchestra* (lcorchestra.co.uk) basé à Londres.

Née d'un père peintre-sculpteur américain et d'une mère styliste centrafricaine, elle commence le violon à l'âge de 5 ans puis passe de la guitare classique à la guitare électrique. Passionnée de dessin et de mangas, elle part à Los Angeles après son baccalauréat pour une formation de guitariste de session. Elle y rencontre des guitaristes accompagnateurs de *Beyoncé*, *2 Chainz*, *Cee Lo Green* avant de partir pour Boston grâce à une bourse qui lui permet d'apprendre à diriger un orchestre au Berklee College of Music. Elle obtient un diplôme de composition et de conduite d'orchestre.

De retour en France en 2017, elle crée l'*Orchestre Orage*, le premier de musiques actuelles dans l'Hexagone. La cheffe d'orchestre a établi un trait d'union entre les différents genres musicaux pour ainsi former un ensemble nouveau où résonnent les sons des cuivres, des bois, des cordes et de l'électronique. Ses influences sont jazzy, expérimentales, électronique, fusion, New Wave et soul. Côté arrangements, elle a travaillé avec *Agar Agar*, *Étienne Daho*, *Yan Wagner* et bien d'autres encore. Son premier EP *Tracks*, écrit pendant la période propice du confinement, est sorti il y a quelques mois. Elle signe aujourd'hui la composition de la musique originale du premier film d'Aïssa Maïga, *Marcher sur L'Eau*. Son premier album *Loom* sortira chez Sony Music début 2022. ♦

la Bo du film sera disponible chez Milan Records / Sony Masterworks
(Version digital le 05 novembre • Version vinyle le 19 novembre)





Photo © Rousslan Dion, Bonne Pioche Cinéma - 2021

LES PRODUCTEURS

Bonne Pioche Cinéma, créée et dirigée par Yves Darondeau et Emmanuel Priou, a notamment produit *La Marche de l'Empereur* (Oscar du meilleur film documentaire en 2006) et *Le Renard et l'enfant* de Luc Jacquet, *Les Pépites* de Xavier de Lauzanne, *Poly* de Nicolas Vanier ou encore les comédies familiales *C'est quoi cette famille* et *C'est quoi cette mamie* de Gabriel Julien-Laferrrière. ♦

Echo Studio est un studio de production de films à impact avec pour ambition de sensibiliser le grand public aux grands sujets de notre société : environnement, accès à l'éducation, droits humains... Ces films, documentaires ou fictions, longs-métrages, séries ou unitaires TV, sont accompagnés de campagnes de marketing d'impact afin d'inspirer le changement et d'inciter à l'action citoyenne. ♦

AVEC LA PARTICIPATION À L'IMAGE DE

Houlaye Yidimama, Biguel Boulesey, Souri Malam, Barka Dari, Abdoulaye Dari, Didja Dari, Souri Dari, Djengoudo Guessé, Mariama Yidimama, Fati Yidimama, Jowol Yidimama, Dadi Malam, Les fils Malam

Et tous les habitants du village de Tatiste

LISTE TECHNIQUE

Produit par Yves Darondeau, Emmanuel Priou • Coproduit par Jean-François Camilleri, Serge Hayat, Raphaël Perchet • Scénario original Ariane Kirtley, Aïssa Maïga D'après une idée originale proposée par Guy Lagache • Musique originale Uèle Lamore • Image Rousslan Dion • Son Matthieu Mangematin • Montage Isabelle Devinck, Linda Attab Apenovon • Montage son et Mixage Mélissa Petitjean • Une production Bonne Pioche Cinéma • En coproduction avec Echo Studio, France 3 Cinéma, Panache Productions, La Compagnie Cinématographique • Avec la participation de OCS, France Télévisions, BETV • En association avec Amman Imman • En association avec Cinéimage 14 • Avec le soutien de Famae et du Fonds de Dotation Proarti • En partenariat avec Artelia et le Fonds des Célestins • Avec le soutien du Centre du Cinéma et de l'Image Animée et de La Sacem
Distribution salles France Les Films du Losange Ventes internationales Orange Studio

Le forage a été mis en place par l'ONG Amman Imman avec le soutien du gouvernement du Niger

LES PARTENAIRES

Amman Imman – Partenaire du film et initiateur de la construction du forage. Plus d'info sur www.ammanimman.org

Proarti en partenariat avec Artelia et le Fonds des Célestins

Le film *Marcher sur l'eau* a bénéficié de l'apport à la production du fonds de dotation Proarti, en partenariat avec Artelia et le Fonds des Célestins. Ce soutien s'inscrit dans le cadre du Fonds dédié Echo Studio x Proarti pour les films à impact. Créé en 2019, ce fonds a pour objectif de soutenir la production de films sensibilisant le public aux grands enjeux actuels. Le fonds de dotation Proarti remercie Artelia et Le Fonds des Célestins pour leur engagement en faveur de la culture. ♦

La Fondation Orange

Marcher sur l'eau illustre parfaitement la problématique de l'accès à l'eau en Afrique et ses conséquences terribles sur les femmes et leur avenir. Au-delà des conditions de vie précaires qu'il crée, le problème de l'eau creuse toujours plus l'inégalité entre hommes & femmes en Afrique.

Face à ce constat, la Fondation Orange a créé dès 2012 son programme "Villages" : En équipant les villages enclavés, d'un point d'eau potable, d'un centre de santé et d'une école, elle permet aux familles de trouver l'essentiel à proximité et ainsi de scolariser les filles au même titre que leurs frères. La Fondation Orange s'associe à la cause défendue par Aïssa Maïga pour faire connaître et susciter de nouvelles actions pour la cause des femmes en Afrique. ♦

Famae

Famae est une fondation familiale qui soutient l'innovation au service de l'environnement. Chaque année, Famae organise un grand concours international d'innovation pour identifier et soutenir des solutions capables de réduire notre empreinte environnementale, tout en améliorant notre quotidien et en diminuant nos dépenses.

Marcher sur l'eau est un projet lauréat de "Precious Water", l'édition 2019 du concours Famae dédié à l'eau. ♦

L'IMPACT DU FILM

Marcher sur l'eau a le potentiel et l'ambition de :

- Dénoncer l'ampleur du manque d'accès à l'eau et ses conséquences, dans la région du Sahel et à travers le monde.
- Porter plus loin un message martelé par les acteurs de terrain : l'eau est un droit humain, pourtant aujourd'hui, un milliard d'êtres humains n'y a pas accès.
- Être le point de départ d'une mobilisation citoyenne globale sur l'accès à l'eau des populations défavorisées.

En informant et proposant des pistes d'action aux spectateurs, *Marcher sur l'eau* veut avoir un impact majeur sur la lutte pour l'accès à l'eau.

Le film devenant d'abord un outil de sensibilisation, avec une large diffusion du film partout et particulièrement en Afrique, incitant les populations africaines et notamment les femmes à s'émanciper. Puis un outil d'action permettant au public sensibilisé d'interpeller leurs gouvernements (occidentaux et africains) pour qu'ils agissent en coopération et concrètement pour améliorer l'accès à l'eau pour tous.

Au moment de la sortie un mini site sera mis en place pour aiguiller le spectateur vers des actions concrètes : interpeller un politique via twitter/mail/courrier, soutenir par un don une initiative locale en Afrique favorisant l'accès à l'eau, signer une pétition, partager le message sur les réseaux sociaux etc... L'essentiel étant que le spectateur, sensibilisé par le film, ait toutes les clés pour pouvoir agir concrètement sur ce droit humain fondamental qu'est l'accès à l'eau. ♦

